

**Le Lys Noir
peut vous libérer,
mais il faut que
cela soit très
pratique pour lui...**

**Envoyez-nous un mail à
Leslysnoirs@gmail.com
pour continuer à recevoir
notre Webdomadaire
chaque jeudi 23h00.**

**Notre victoire
sera pyramidale
ou ne sera pas !**

Lys noir

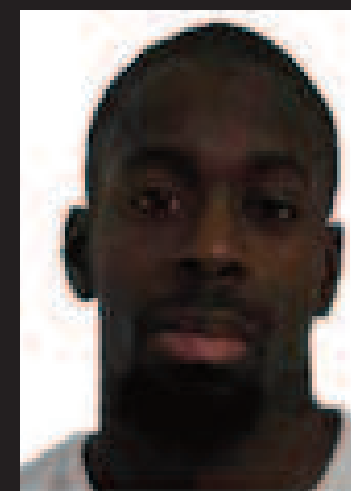
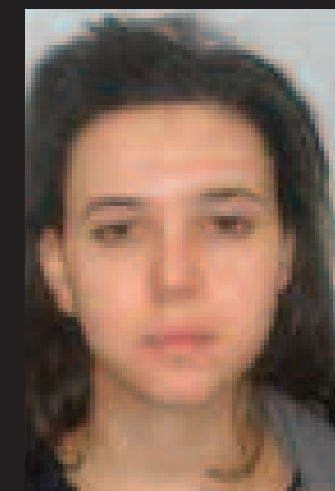
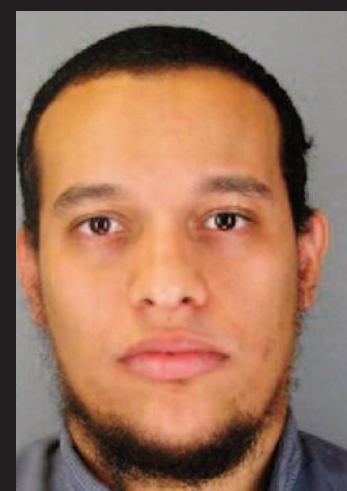


**Organe de la
Conjuration**

*Notre combat n'est ni national, ni religieux,
ni social, ni politique, ni même culturel : il est anthropologique.*

Supplément au Numéro 14 / Lundi 12 janvier 2015 / leslysnoirs@gmail.com - 06 62 66 82 48

Requiem pour la Katiba des frères Kouachi



**Et si les terroristes
avaient une âme ?**

* Diffusion sur fichier de 95.000 boîtes mail

DOSSIER :

**Quand les
gauchistes prennent
le réel en pleine gueule**

Editorial

La victoire des Kouachi

Si nous avions pris le pouvoir mardi dernier, nous n'aurions pas fait autre chose que les «événements» hasardeux de ces derniers jours ont accompli : nous aurions lancé mercredi trois musulms idiots sur un journal gauchiste de merde et puis sur un hypermarché Casher... A cet instant, l'émotion nationale aurait été tellement immense que nous aurions immédiatement décrété l'expulsion sécuritaire de tous les bougnoules aisément confondables avec les terroristes, c'est à dire au moins quatre ou cinq millions de muslims, en fait..

Mais nous sommes désolés, ce n'était pas le Lys Noir! C'est idiot, car une chance a encore été manquée par ce crétin insupportable de Hollande...

Cette chance, en revanche, c'est l'oligarchie mondiale qui l'a saisie pour une démonstration de force et de complicité comme Alain Soral et les frères Kouachi n'auraient pas pu la rêver...

Mais pourquoi les frères Kouachi ont-ils pu susciter un super G20 à eux tous seuls ? Pourquoi, si vraiment ces trois racailles ne sont qu'un accident sécuritaire dans un «vivre ensemble» encore désiré par les Français et le second peuple qui s'abrite en eux, y avait-il donc trois millions de Français dans leurs rues ?

Le piétinement à grande échelle d'un argument irrecevable finira toujours par en faire une vérité écrasée, pulvérisée, mais lumineuse.

La vérité est que tout le monde a compris que venait le temps de l'addition. C'est le moment de payer l'utopie fétichiste qui soude le monde occidental depuis que le Capital pousse systématiquement à la créolisation uniformatrice des masses consommatrices.

Bien sûr, pour les muslims assez malins pour ne vouloir nous gagner à la soumission que par le temps et un lent bouleversement démographique (ce que l'on appelle les musulmans modérés), c'est une mauvaise période apparente. Mais avec tous les messages de soutien reçus de la part de nos politiciens, ils s'en remettent, ils peuvent avoir moins peur pour leurs billes...

Finalement, la République, cette putain tragique, nous aura montré une nouvelle fois son visage universel si inquiétant. Manifestement, au bout de son processus païen de «marches blanches» en «Veillée je suis Charlie», la République tente bien de rester elle aussi une religion symboliquement violente et égorgeuse, mais chacun voit qu'elle ne suscitera jamais chez ses clients une foi d'une telle pureté que celle qu'il fallut à la remarquable katibas des frères Kouachi pour agir.

Chacun voit bien, surtout, malgré les félicitations protocolaires, que la République n'est plus servie devant les kalachnikovs que par une police démobilisée et reculante dans les rues ; et que la guerre contre le second peuple français qui a émergé devant nous, sera très dure au quotidien pour les «français de souche» désormais livrés à eux mêmes, comme nous le savons depuis longtemps.

Le Lys Noir est la seule force politique à s'intéresser à la piste du «salut par l'armée française»...

«Nous ne sommes plus protégés, il nous faut l'Armée...»

Les événements créés par la katiba des frères Kouachi ont installé une nouvelle situation.

Même si nous étions tous persuadés, dans notre «famille d'idées» que cette journée arriverait, ce n'est pas une raison pour ne pas en tirer des enseignements nouveaux..

Plus que jamais, l'hypothèse du coup d'Etat «pour raisons sécuritaires» s'impose à nous car Hollande est évidemment aussi optimiste sur le terrorisme qu'il l'était sur le chômage...

La population française se frotte les mains. Maintenant son gouvernement peut encore faire semblant qu'il n'y a aucun problème musulman en France, qu'il ne s'agit que d'une petite minorité, mais il ne peut plus cacher l'essentiel c'est à dire l'existence de ce second peuple installé dans notre entre-soi civilisé avec d'autre règles et une autre religion...

Cependant, le président Hollande n'est plus qu'un manifestant comme les autres, un membre ordinaire du haut clergé laïco-compassionnel qui pleure un journal idiot et malfaisant... Le président Hollande n'est qu'un téléspectateur de plus branché sur BFM, pour mieux assister en direct à la mise en place inévitable du chaos dont il nous a dit pendant quarante ans de vie politique qu'il ne viendrait et que, par manque de fraternité avec le genre humain, nous nous faisons des idées...

Bref, la France est désormais prête pour le coup d'Etat préventif. Laisser une pareille truffe à ventre mou aux commandes de l'Etat alors que la guerre ethnique pointe son nez serait une tragédie de plus. La tragédie de trop pour un peuple du réel qui n'en peut plus d'avoir raison dans ses conversations du café du commerce...

Une nouvelle fois, dans la situation présente, ce n'est pas une «union nationale sans le FN» qu'il faut à la France, c'est un coup d'état pour nous guérir de l'incurie et de l'angélisme politique qui en fut la source.

Naturellement, un coup

d'Etat ne réussit que lorsqu'il est gagné d'avance, militairement parlant d'abord et politiquement ensuite...

C'est aujourd'hui le cas. Militairement, on ne voit pas aujourd'hui quelle force djihadiste pourrait se dresser en France contre une équipe putschiste pour peu que ses officiers soient assez sages pour ne se présenter d'abord comme les gardiens de la sécurité nationale sans montrer aucune arrière-pensée politique.

D'ailleurs, nos officiers opérationnels appartiennent déjà quasiment tous à une sensibilité proche de celle du Lys Noir, et il est connu qu'aucune force de police ou de gendarmerie ne s'est jamais opposée par la force à un mouvement de troupes dans le même espace urbain qu'elle...

Politiquement ensuite, on voit encore plus mal quelles masses en colère hurlant «Je suis Charlie !» ou bien «Je suis juif et j'en ai marre des bougnoules de France!» refuseraient aujourd'hui l'entrée des chars Leclerc dans Paris...

Les communistes, les trotskystes ? Les anarchistes à chiens jaunes revenus dare-dare de notre dame des Landes... ? Soyons sérieux... Puisqu'il faut évacuer un coup d'état «droitiste» et ne retenir qu'un coup d'Etat «sécuritaire», on peut même parier que certains connards feront toute leur ferveur au coup d'Etat pour peu qu'on ait pris sagement une composante anticapitaliste avérée, comme en ce magnifique 25 avril de 1974 à Lisbonne...

(Suite page ci-contre)

Compte tenu de ce que nous avons vu ce week-end, il ne fait aucun doute qu'au bout du centième attentat à la manière Kouachi, l'armée devra intervenir... au bout du centième ou au bout du dixième ? Attendons.



En vérité, après notre campagne de popularisation lancée dans notre supplément *Arsenal*, le seul obstacle à un coup d'Etat militaire restait l'opportunité, la véritable opportunité que la mutation anthropologique du mariage gay pouvait difficilement fournir sans passer pour «pinochiste».

Aujourd'hui, avec le début de la guerre ethnique larvée qui a quitté le quotidien sans bruit du racisme anti-blanc ordinaire pour éclater enfin sur les écrans de télévision, l'opportunité du coup d'Etat s'est incontestablement clarifiée... Si la police est manifestement incapable de tracer les djihadistes, et puis si les politiciens «Je suis Charlie» tels que nos gouvernants eux-mêmes couvrent effrontément les entreprises terroristes en déclarant, comme Hollande, que les «attentats n'ont rien à voir avec l'Islam», le terrain dialectique est fortement dégagé : l'appel à l'armée est imaginable «pour des raisons de sécurité».

Certes, on voit encore mal comment ce coup d'Etat pourrait être celui d'un «quarтерon de généraux». Les généraux en poste n'ont-ils pas été justement filtrés pour que l'on soit sûrs qu'ils n'en arriveront jamais là ? Mais un capitaine, une poignée de capitaines de toute façon en sursis de carrière pour cause de rétrécissement budgétaire ? Le Lys Noir en appelle depuis trois ans à un mouvement de capitaines. La seule manière de plonger d'un seul mouvement une société fétichiste toute entière au fond de la cuvette des chiottes, c'est le coup d'Etat... Un processus démocratique ne peut que tuer quelque microbes sur la lunette.. Toute cette société hystérique et totalitaire est à jeter.

Bien sûr, des katibas Kouachi, il en faudra encore ou

cent... mais le gouvernement socialiste a brûlé toutes ses cartouches en une seule manifestation monstre... S'il tentait de faire la même chose au bout de la centième katiba Kouachi, il n'y aurait plus que dix personnes à prendre encore le risque de manifester dans la rue. Est ce à la «barbarie» ou à une «culture urbaine générationnelle» que le régime fait face ? Les frères Kouachi ne sont que l'expression d'une crise anthropologique majeure... Leur désespérance dans le «vivre ensemble» ressemble davantage à un bai de culture qu'à une folie passagère, à un «coup de chaud», ou un «pétage de plombs»...

Une génération urbaine entière a été abandonnée à la sous-culture rappo-islamocraille. Des Kouachi-Coulibaly, il y en a au moins cinq millions, et quand ils ne commentent pas un attentat spectaculaire, ils nous font «chier leur monde» partout où cela leur est possible, et jusqu'aux remontées mécaniques des stations de sport d'hiver ! Partout on vous dit !

Face à cette génération sa-

crifiée que la mégamachine consumériste a ensauvagée à coups de frustrations que nous parvenons même à comprendre et à ne pas pardonner au Capital, nous préconisons deux choses :

-le coup d'Etat pour prendre le contrôle des opérations...

-et l'installation forcée subventionnée, dans notre outremier (sans en passer par des déportations violentes), mais sous couvert d'invitation ferme à une seconde chance, de tous les délinquants recensés depuis dix ans et de tous les pratiquants musulmans... Ce qui fait sept millions d'individus concernés et une France réelle d'entre-soi, à 55 millions d'habitants...

Une fois que nous aurons retrouvé notre entre-soi sans en passer par une politique brutale dégradante, enfin forts de l'homogénéité reconstruite afin de conduire des expérimentations sociales, il sera temps de se débarrasser de la mégamachine et du marché mondialisé responsable de tout... Nous passerons alors à la décroissance avec des moyens planifiés, organisés.

C'est cela le Lys Noir.

Et si les terroristes avaient une âme ?

Requiem pour trois racailles mutantes islamisées

Nous sommes tellement Français, tellement du pardon et de l'honneur français, tellement Péguy et Bernanos, que chaque fois que des racailles mutantes islamisée se retrouveront à trois face à cent mille flics, nous serons passablement avec les fuyards et nous prierons pour eux... Du moins, chaque fois que cela se produira, nous aurons une pensée solidaire pour leur vie de merde, leurs baskets puantes et leur joggings sales et, immanquablement, nous souhaiterons qu'ils s'en sortent... qu'ils s'échappent de la nasse... parce qu'un Français ne peut se ranger qu'au côté du petit nombre, en solidarité automatique avec le courage fou... et parce qu'un Français, cela déteste par principe le lynchage et le gros vainqueur pour lequel il est si facile de l'emporter sans risques...

Mieux : parce que nous sommes possédés par le «pardon français» si particulier à notre caractère national, nous sommes aujourd'hui, je le vois bien, les seuls Français à regretter la mort de Chérif, Said et Amedy. Nos derniers espoirs étant maintenant que la jolie et très baisable Hayat Boumeddiene s'en sorte avec son arbalette braquée sur le monde occidental tout entier, ce qui n'est vraiment pas certain...

En tout cas, pour la beauté du geste et parce que les dernières minutes d'un condamné à mort devraient toujours durer toute une vie, nous aurions souhaité que les deux prises d'otage finales durent plus longtemps et qu'à la fin les trois djihadistes improvisés parviennent même à s'évanouir dans la nature où ils auraient finalement trouvé refuge dans un monastère... On peut rêver...

En réalité, dès qu'ils furent coincés comme des rats, les policiers surarmés n'ont jamais commencé à négocier quoi que ce soit avec Chérif, Said et Amedy... A tel point que Coulibaly fut obligé de téléphoner à BFM pour tenter de prendre contact avec les flics...

Et puis, il y eut la nuit des frères Kouachi passée à la belle étoile, dans les bois des environs de Villers-Cotterêt. Pourquoi n'ont-ils pas progressé à pied, façon commando... Pourquoi ne se sont-ils pas au moins enterrés... Pourquoi n'ont-ils pas trouvé un peu de repos chez des habitants isolés qui auraient pu éprouver envers eux un peu du syndrome de stockholm ?

Au lieu de cela, la guigne, la scoumoune. D'abord la carte d'identité (si elle n'avait pas été laissée volontairement) et puis enfin l'arrivée en trombe dans un cul de sac devant l'imprimerie de Dammartin qui était vide, à une heure près... Cela en est presque dommage, car cela durerait peut-être encore et les trois racailles seraient toujours en vie et pourraient au moins espérer avoir un jour une carrière de rappeur...

De toute façon, la scoumoune, ces trois-là

l'ont toujours eue derrière eux. Sur eux. Il y a ainsi des vies sur lesquelles le malheur plane comme un drone...

Des Chérif, Said et Amedy il y en a des milliers, des millions. Il y en a plein nos écoles, nos collèges et nos centres de formation. Plein les cages d'escalier, plein les coursives de prison... En vérité, Chérif, Said et Amedy ressemblent tant à leur génération racaille que dès leur apparition sur les écrans de BFM, nous avons eu l'impression de les connaître depuis longtemps déjà.

Après tout, nous les connaissons intimement ces racailles. Touchants et sympathiques quand ils sont seuls, féroces quand ils sont en meute... Voir Chérif Kouachi déjà filmé par la télévision en train de raper... Voir aussi Amedy Coulibaly en photo avec Sarkozy à l'Elysée... on en ritait presque.. En tout cas, quels farceurs, ces gars-là !

D'ailleurs, il est toujours un peu comme cela le racaille psychologiquement fracturé. Si cela n'était pas la centième fois avant nous, on lui laisserait bien chaque fois sa chance, mais voilà, c'est lui seul qui s'occupe de se rapprocher de la mort...

En fait, la République, bonne fille à l'extrême, a tout fait pour eux. C'est cela le pire et qui ne laisse aucun espoir possible. Et c'est cela qui fait peur désormais. En effet, Chérif et Said Kouachi, ont passé six ans en Corrèze, le département des présidents !

Orphelins de père, ils avaient été placés en foyer à la Fondation Pompidou, à Treignac.

Précisément Chérif et Said Kouachi avaient été placés au Centre des Monédières par les services sociaux de Paris parce qu'ils vivaient dans une famille « vulnérable ». Ils étaient donc entourés de toutes les attentions de la part de la société compassionnelle... Mais pourtant rien n'y fit. Personne, aucun budget, ne peut conjurer les destins tragiques.

Chef du service éducatif du Centre depuis une trentaine d'années, Patrick Fournier, bon gauchiste, n'en revient toujours pas : « *On est tous choqué par l'affaire et parce qu'on connaît ces jeunes. On a du mal à s'imaginer que ces gamins qui ont été parfaitement intégrés puissent comme ça délibérément tuer. On a du mal à y croire. Durant leurs parcours chez nous, ils n'ont jamais posé de problèmes de comportement. Ils étaient scolarisés. Said Kouachi a passé son CAP et son BEP d'hôtellerie chez nous. Il était tout à fait prêt pour rentrer dans la vie socio-professionnelle. Chérif s'était tourné vers une formation en électrotechnique, ce qui l'avait conduit à Saint-Junien* ».

Comme c'est humain tout cela... Comme cela nous donne l'impression de les connaître davantage avec ce parcours si représentatif de celui de nos millions de racailles !

« *Chérif était mignon et rigolo. En cinquième, il avait même été élu délégué de*

classe. Said avait plus de mal et s'était orienté vers une troisième d'insertion. Jamais on n'aurait pensé qu'ils tournent de la sorte. Ils étaient faibles psychologiquement » commente Françoise Ronfet, professeur de biologie à la retraite, une allumée Front de gauche qui parle de gamins « mignons » et votera donc contre le Front national...

Les frères Kouachi sont ainsi restés à la Fondation, où les avaient rejoints leur petit frère puis leur sœur, jusqu'en 2000.

Né à Juvisy-sur-Orge, en Essonne, en 1982 et issu d'une fratrie de 10 enfants dont il était le seul garçon, Amedy Coulibaly, surnommé « Doly », tombe dans la délinquance très tôt, au sortir de l'adolescence. Plusieurs vols aggravés, braquages et trafics de stupéfiants lui valent pas moins de six condamnations en six ans. Titulaire d'un BEP d'installateur en équipement hifi, il avait interrompu sa préparation au bac pro en juin 2002. Ses proches faisaient état d'une enfance heureuse, d'une scolarité moyenne, et d'un changement de comportement à l'âge de 17 ans dû à ses fréquentations. C'est en prison, à Fleury-Mérogis, vers 2005, qu'il rencontre Djamel Beghal, un chef islamiste de 23 ans son aîné, formé au maniement des armes et des explosifs en Afghanistan et au Pakistan, qui purgeait alors une peine de dix ans d'emprisonnement pour avoir fomenté un projet d'attentat suicide en 2001 contre l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

Adoubé par Smaïn Ait Ali Belkacem comme quelqu'un de « *fiable et déterminé* », Amedy Coulibaly avait expliqué que ces « qualités » lui venaient de ses séjours en prison. « *J'ai conservé cette réputation alors que depuis, j'ai fait un virage à 180 degrés*, avait-il répondu à l'époque aux enquêteurs. *Je me suis rangé* ».

On peut le croire car Coulibaly, comme les frères Kouachi repoussèrent certainement le plus qu'ils le purent le moment de devenir des martyrs. En effet, le racaille français est un hédoniste invétéré. S'il pouvait vraiment choisir sa vie, il ne la consacrerait pas à Mahomet mais plutôt au rap qui lui donnerait alors des femmes blondes, de bonnes salopes européennes soumises, et puis une grosse belle bagnole à faire pâlir tous les copains de la cité....

(Suite page ci-contre)



Ainsi les hommes qui ont provoqué l'amusement révolutionnaire du Lys Noir mais aussi l'effroi de la France et du monde entier par leur leur détermination, ont une histoire. Elle s'inscrit au cœur de la capitale, Paris, dans un quartier niché sur les flancs d'une colline, les Buttes-Chaumont, qu'ils ont si souvent parcouru en rêvant d'une autre vie que la leur. C'est là que, sur des canapés pourris et dans une odeur de pieds sales, les futurs membres de la katiba sanglante accèderont à un islam radical crasseux et sommaire qui sera leur ciment et leur planche. A partir de cette révélation, ils se construiront contre la société compassionnelle qui les a vus naître, ils auront aussi l'intuition désordonnée de l'Homme ancien façon babouches.

Avant de plonger le pays tout entier dans le stress des masses féminisées et d'assassiner dix-sept personnes, Chérif, Said et Amedy auront eu cependant assez de temps pour croiser souvent notre entre-soi et même pour y avoir probablement participé quelques fois, lorsqu'ils étaient en veille, lorsque l'idée d'un petit boulot, chez Coca Cola ou ailleurs, leur

convenait provisoirement, lorsque la télé les excitait moins au crime et à la bouffée égotique.

Entretiens, parce que la rage sociale est devenue anthropologiquement dominante dans toute la « *jeunesse des quartiers* » que les éducateurs gauchistes ne contrôlent plus en rien, Chérif, Said et Amedy auront suivi des imans débiles, des crétins au regard noir... et ils auront fini par leur ressembler, eux qui n'étaient à l'origine que des branleurs de cité...

En vérité, Chérif, Said et Amedy n'ont jamais pu se soustraire à leur destin écrit par la mégamachine qui produit tant d'humains inutiles à ses mécanismes... Chérif, Said et Amedy sont en quelque sorte des James Dean de banlieue pourrie... Toute leur courte vie, ils n'auront admiré que des fous de guerres, ils auront connu la prison, et se seront enflammés sans intelligence pour des causes lointaines dont ils ne comprenaient guère les enjeux.

Cependant, l'histoire rendra justice à leur évident courage et à leur sens remarquable du don de soi pour la cause choisie... Ils sont allés beaucoup pus loin que Mohammed Merah.... Chérif, Said et Amedy ont fondé la première

école du djihad en France. Elle essaimera en Irak, en Syrie, au Yémen et en France.

Aujourd'hui, chers Chérif, Said et Amedy, pas un seul boughoule précautionneux n'osera vous défendre autrement que sous un pseudo masqué sur Internet.. Aujourd'hui, pour la totalité des gauchistes dont vous avez bousillé des icônes, vous êtes allés trop loin, vous avez dépassé la limite... Vous n'êtes donc plus humains puisque vous ne seriez que les instruments de la barbarie... Nous, au Lys Noir, on se branle des gauchistes et de leurs pleurnicheries, nous allons évidemment prier pour le repos de vos âmes... Nous allons prier pour que vos tourments ne vous poursuivent plus là-haut... et nous en profiterons pour dire à ceux qui vous ressemblent que nous sommes prêts à cette guerre civile épouvantable qu'ils veulent nous faire sans trop en connaître les raisons, juste parce qu'ils sont si blessés par notre entre-soi... Nous sommes prêts et, nous aussi, nous saurions tirer dans le tas... comme vous, Chérif, Said et Amedy, à Charlie Hebdo...

Mon Dieu, nous aurions tellement voulu pouvoir vous aimer...

La cible des djihadistes «français» vomis par nos banlieues sont naturellement le gauchiste compassant, les grands prêtres compassionnels au pouvoir et l'innocente communauté juive...



O se met à la place de Charb, Cabu, Wolinski et des autres.. Au fond, ils n'avaient jamais vraiment cru à la menace, sinon à des actes lâches comme celui d'incendier une cage d'escalier ou de balancer un cocktail sur la façade de leur journal.. Ils se pensaient seulement acteurs du principe de précaution... Ils pensaient certainement, parfois, que c'était même un bon coup de pub que la fatwa qui les visait... C'est pourquoi on imagine leur gueule quand les frères Kouachi sont arrivés et qu'ils les ont mitraillés... A la vitesse des balles de kalach, c'est le réel qui revenait demander son du.

Aussi, après l'incroyable audace de l'action résolue de la «katiba Kouachi», il suffit d'écouter ces jours-ci les principales radios et télévisions, de lire les grands quotidiens d'information : sans cesse, on y radote des mots-clés de la théorie critique qui fonde maintenant le relativisme gauchiste depuis qu'il a envahit tous les crânes : qu'on se plaigne d'être «stigmatisé» ou qu'on accuse l'autre de «stigmatisation» ou «d'amalgame», l'énoncé du moindre fait réel («les frères Kouachi sont des musulmans» est immédiatement contré par une incantation magique vigilante : «Mais c'est un stéréotype !»).

Même négation universelle du concept de crime terroriste organisé,

dénoncé par les penseurs radicaux et leurs compères des médias présentant plutôt la chose sous l'angle de celui qui VOIT et se PLAINT et qui pourrait bien, après tout est encore plus suspect que le «pseudo terroriste»... Le discours du témoin du réel ne pourra alors plus être regardé autrement que comme une «construction sociale» quasi fasciste...

Si bien que maintenir aujourd'hui que les frères Kouachi incarnent un type humain qui se compte maintenant par milliers d'individus et demain, inévitablement, par des centaines de milliers de «radicaux qui ne ressemblent en rien au reste de la communauté pacifique des musulmans de France», ne peut évidemment plus être autre chose que l'expression d'un fascisme véhiculé par des gens ignobles qui ont décidé de surfer honteusement sur la vague de l'émotion générale en pratiquant des amalgames, en «essentialisant une communauté toute entière» comme dirait la moustache invraisemblable d'Edwy Plenel...

De cette façon, la France est aujourd'hui, fièrement, une RDA de l'idéologie laïco-compassionnelle. La manifestation de dimanche, chefs d'Etat et politiciens en vue «tous unis par l'horreur» en apporte la preuve définitive à celui qui n'aurait pas été déjà convaincu par la seule lecture de notre maître Philippe Muray.

Le découvreur de l'Empire du Bien se serait naturellement pourléché de cette manifestation qui va «encore plus loin» qu'une gay-pride n'aurait jamais osé, en arborant l'obscénité suprême de celui qui défile contre la violence de son propre bébé Frankenstein ; puisque c'est bien la «société multiculturelle» du «Vivre Ensemble» qui enfanta les frères Kouachi, Amady Coulibaly et les dizaines de milliers de racailles mutantes qui peuplent aujourd'hui nos cités précisément protégées, en des bases inexpugnables, par le «refus d'amalgame» qui retient évidemment la police comme la plus solide des laisses...

Les événements liés à la katiba des frères Kouachi nous rappellent au passage qu'il existe, historiquement, deux façons de mourir pour une idéologie : Ercourt trop longtemps ou vaincre discrètement... Il en fut ainsi du progressisme chrétien de gauche qui a disparu parce qu'on le retrouve partout désormais. Il en va aussi de son allié le gauchisme, école de pensée devenue évidemment ultramilitaire sur le plan électoral, frange politique partout désavouée par les électeurs (comme en témoignent les travaux du géographe et sociologue Christophe Guilluy), mais néanmoins en charge de la TOTALITE de la conscience morale de la société par ailleurs dirigée dans la réalité

par les agents du marché mondialisé que les gauchistes ont manifestement renoncé à combattre autrement que par des propos incohérents.

S'exprimant dans un colloque organisé par la Fondation Res Publica («Nouvelle géographie sociale et cohésion nationale»), Guilluy avait un jour parfaitement démontré comment la candidature du trotskiste Olivier Besancenot avait été «dédaignée par les milieux populaires, banlieues et milieux ouvriers».

Mais la doctrine morte du gauchisme en se transmutant horriblement, a tout de même réussi à infiltrer l'Université, la Magistrature et les médias, où elle sévit, distillant son poison au coeur de notre société, relayée par la sphère journalistique «sociale-libérale» et, bien sûr, par les politiciens eux-mêmes ; puisqu'un grand nombre est justement issu de ce gauchisme «fécond à partir de sa mort»... et puisque qu'un politicien ne peut plus être autre chose qu'un figurant poli du scénario catastrophe véhiculé et commenté par les chaînes d'information en boucle...

N'ayant pu installer la dictature du prolétariat, le gauchisme s'est replié sur la dictature des minorités, sexuelles ou autres ; refus hystérique du réel criminel (assimilé à un ensemble de «faits divers») ; rejet des sciences expérimentales (soupçonnées d'être de simples «constructions sociales»), etc.

Des entrailles de la société consommantes sont sortis les monstres qui terrorisent aujourd'hui une foule féminisée et désormais proche de l'évanouissement collectif... Le gauchisme est enfin mort !



Naturellement, l'apparition en force, sur tous les écrans du monde qui en attendaient de toute façon l'imminence, de la racaille française mutante et islamisée, sous la forme de la katiba des frères Kouachi, ne pouvait que surprendre la société laïco-compassionnelle et l'obliger à «dépasser» et à «aller plus loin encore» dans son impasse...

Car avec le gauchisme et le progressisme chrétien de gauche, ce sont bien deux utopies qui ont pris le pouvoir secret des consciences occidentales, domaine délicat que le capitalisme fut assez intelligent de sous-traiter, puisque la culture libéralo-libérale ne peut pas être implantée avec franchise dans aucun pays de la vieille Europe.

La katiba Kouachi est néanmoins un démenti massif absolument impossible à cacher ou à minorer et dont les masses populaires -à moins de tenter de les «reprendre immédiatement» comme d'un cheval qui aurait pu, sinon, partir au galop-, feront évidemment leur miel une fois qu'elles auront fini de faire semblant de compatir à l'égard de leur élite qui s'est tant trompée...

Ces derniers jours, par effet de stupéfaction, le réel est arrivé. Il a rafalé dans la société pluriethnique au nom d'Allah, il a frappé les grands-prêtres d'horreur, il a même tiré sur quelques-uns d'entre eux puisque, derrière l'estimable Bernard Maris (et Fabrice Nicolino), toutes les victimes à Charles-Hebdo étaient membres du haut-clergé laïco-compassionnel selon une variante toutefois un peu plus grivoise que l'ordinaire...

Tâchons au moins de comprendre qu'au moment de leur jeunesse, les anciens lecteurs de Charlie hebdo qui nous dirigent vivaient dans une utopie sur le point de se réaliser... Le fond de l'air était rouge, l'obsession de la politique était partout, «la jeunesse avait foi dans le futur, dans la transformation possible de la

Si Pascal écrivait «Entre nous et le ciel, l'enfer et le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose

du monde la plus fragile.», le gauchiste et sa version hard (le social démocrate socio-libéral), ne veulent plus de ce qui fait encore réalité entre leur ciel et le vide de pensée qu'ils en ont...

Pour toutes les RDA laïco-compassionnelles d'Europe, le réel est un ennemi déclaré. D'ailleurs, ce réel est de moins en moins sûr... On peut désormais le suspecter à chaque instant de vouloir se montrer populiste ou même seulement pragmatique...

Certes, la mobilisation «Je suis Charlie», démontre que le haut-clergé a encore des ressources d'imagination et de mobilisation à l'arnaque.. mais pour combien de temps ?

Au fond de lui-même, le gauchiste sait bien que les événements des derniers jours vont se sédimentant rapidement dans l'inconscient collectif du peuple réel et que la traduction électorale de ces événements sera funeste pour cette RDA qui pleure ses bouffons officiels sachant si bien roter et péter du fion sans oublier toutefois de prendre leur chèque...

Ce n'est pas ces jours-ci que le souvenir de la katiba Kouachi est dangereux pour les grands-prêtres dont la katiba a broyé la nostalgie vénéralo pour un mauvais journal idiot... C'est dans six mois, dans deux ans, lorsque les choses vont resurgir...

Il ressemble aujourd'hui surtout à la confrontation brutale entre une société de métrosexuels passablement artistes, avec de jeunes hommes brutaux sortis de leur jeunesse bounoule remplis de frustrations grosses comme un cancer; mais aussi avec une virilité dévastatrice...

Le réel aujourd'hui, c'est donc la racaille de cité qui a enfin trouvé un pur idéal dans sa croisade pour Daesh... Ils ont beau puer des pieds dans leurs baskets, les racailles ont ainsi mis la main sur l'Histoire et sur l'incomparable vibration que celle-ci procure aux âmes simples... comme à celles qui ont de l'élévation.

Ces jours-ci, puisque Charlie Hebdo ne se lisait plus et qu'il était lentement poussé au dépôt de bilan d'une époque et d'un type d'humour révolus, c'est donc leur jeunesse que les membres du haut-clergé soixante-huitard tente de nous faire pleurer à leur côté... Le pire pour eux, c'est qu'ils auront effectivement aperçu des millions de gogos venus assister à la chose et que les gauchistes prendront naturellement cela pour du renfort et de la solidarité ; alors qu'il ne s'agira en réalité que de curiosité festive, comme l'aurait forcément remarqué Murray.

Reste le formidable exploit de propagande d'Etat accompli quand la bourse de New York fait défiler sur ses écrans lumineux, à la suite et à la place de tous les messages de sécurité de nos potences d'autoroutes, son désormais fameux et vide : «Je suis Charlie»...

Il y a donc quelque chose de violent et de triste dans le gauchisme réchauffé du mouvement «je suis Charlie». Le gauchisme ressemble d'ailleurs souvent au temps perdu... et aux talents gâchés...

Le réel aujourd'hui, c'est donc la racaille de cité qui a enfin trouvé un pur idéal dans sa croisade pour Daesh... Ils ont beau puer des pieds dans leurs baskets, les racailles ont ainsi mis la main sur l'Histoire et sur l'incomparable vibration que celle-ci procure aux âmes simples... comme à celles qui ont de l'élévation.

Le réel aujourd'hui, c'est donc

la racaille de cité qui a enfin trouvé un pur idéal dans sa croisade pour Daesh... Ils ont beau puer des pieds dans leurs baskets, les racailles ont ainsi mis la main sur l'Histoire et sur l'incomparable vibration que celle-ci procure aux âmes simples... comme à celles qui ont de l'élévation.

Le réel aujourd'hui c'est aussi l'arnaque d'état d'une manifestation «pour la liberté d'expression» alors que les frères Kouachi n'ont jamais été contre mais qu'ils cherchaient simplement à nous dire qu'ils n'étaient pas bien et que l'échec social du «vivre ensemble» les plongeait, eux, dans un stress et une frustration de grande amplitude.

Seulement, quand on est de gauche laïco-compassionnelle, on a le droit de dire qui fait partie du peuple et qui n'en est pas. C'est pratique. Au nom de la tolérance : toi oui, toi non. Bref, le coup de l'unité nationale, c'est le vieux truc de la gauche pour désigner les méchants et mobiliser son camp. Et les méchants, ce sont les islamophobes. Le terrorisme islamiste vient de tuer, mais les responsables sont ceux qui le dénonçaient Nous en sommes là...

Alors que des journalistes, des policiers et des juifs visés comme tels viennent d'être tués au nom de l'islam, la violence contre l'islam est aujourd'hui clairement identifiée comme la principale menace.

C'est pourquoi jamais il ne faudra pardonner à François Hollande ce qu'il vient de faire-là pour tenter de sauver désespérément sa présidence et ses chances de réélection en bannissant le réel et en annulant la plus grande vertu de celui-ci qui est d'édifier et d'apprendre à échapper aux mêmes erreurs...

Pour Guy Debord, le problème majeur de l'immigration c'est notre acculturation/américanisation qui empêche tout espoir d'assimilation et renvoie à une seule conséquence possible : un apartheid.

Guy Debord : un situationniste et l'immigration

Le texte qui suit a été écrit en 1985. Debord, théoricien avant-gardiste de la critique de la société du spectacle, de l'américanisation et du déracinement, y délivre là toute l'expression de son génie glacial et visionnaire.



Tout est faux dans la «question des immigrés», exactement comme dans toute question ouvertement posée dans la société actuelle ; et pour les mêmes motifs : l'économie – c'est-à-dire l'illusion pseudo-économique – l'a apportée, et le spectacle l'a traitée.

On ne discute que de sottises. Faut-il garder ou éliminer les immigrés ? Naturellement, le véritable immigré n'est pas l'habitant permanent d'origine étrangère, mais celui qui est perçu et se perçoit comme différent et destiné à le rester. Beaucoup d'immigrés ou leurs enfants ont la nationalité française ; beaucoup de Polonais ou d'Espagnols se sont finalement perdus dans la masse d'une population française qui était autre. Comme les déchets de l'industrie atomique ou le pétrole dans l'Océan — et là on définit moins vite et moins «scientifiquement» les seuils d'intolérance — les immigrés, produits de la même gestion du capitalisme moderne, resteront pour des siècles, des millénaires, toujours. Ils resteront parce qu'il était beaucoup plus facile d'éliminer les Juifs d'Allemagne au temps d'Hitler que les maghrébins, et autres, d'ici à présent : car il n'existe en France ni un parti nazi ni le mythe d'une race autochtone !

Faut-il donc les assimiler ou «respecter les diversités culturelles» ? Inapte faux choix. Nous ne pouvons plus assimiler personne : ni la jeunesse, ni les travailleurs français, ni même les provinciaux ou vieilles minorités ethniques (Corses, Bretons, etc.) car Paris, ville détruite, a perdu son rôle historique qui était de faire des Français.

Qu'est-ce qu'un centralisme sans capitale ? Le camp de concentration n'a créé aucun Allemand parmi les Européens déportés. La diffusion du spectacle concentré ne peut uniformiser que des spectateurs. On se gargarise, en langage simplement publicitaire, de la riche expression de «diversités culturelles». Quelles cultures ? Il n'y en a plus. Ni chrétienne ni musulmane ; ni socialiste ni scientifique. Ne parlez pas des absents. Il n'y a plus, à regarder

un seul instant la vérité et l'évidence, que la dégradation spectaculaire-mondiale (américaine) de toute culture.

Ce n'est surtout pas en votant que l'on s'assimile. Démonstration historique que le vote n'est rien, même pour les Français, qui sont électeurs et ne sont plus rien (1 parti = 1 autre parti ; un engagement électoral = son contraire ; et plus récemment un programme — dont tous savent bien qu'il ne sera pas tenu — a d'ailleurs enfin cessé d'être décevant, depuis qu'il n'envisage jamais plus aucun problème important. Qui a voté sur la disparition du pain ?). On avait récemment ce chiffre révélateur (et sans doute manipulé en baisse) : 25 % des «citoyens» de la tranche d'âge 18-25 ans ne sont pas inscrits sur les listes électorales, par simple dégoût. Les abstentionnistes sont d'autres, qui s'y ajoutent.

Certains mettent en avant le critère de «parler français». Risible. Les Français actuels le parlent-ils ? Est-ce du français que parlent les analphabètes d'aujourd'hui, ou Fabius («Bonjour les dégâts !») ou François Castro («Ça t'habite ou ça t'effleure ?»), ou B.-H. Lévy ? Ne va-t-on pas clairement, même s'il n'y avait aucun immigré, vers la perte de tout langage articulé et de tout raisonnement ? Quelles chansons écoute la jeunesse présente ? Quelles sectes infiniment plus ridicules que l'islam ou le catholicisme ont conquis facilement une emprise sur une certaine fraction des idiots instruits contemporains (Moon, etc.) ? Sans faire mention des autistes ou débiles profonds que de telles sectes ne recrutent pas parce qu'il n'y a pas d'intérêt économique dans l'exploitation de ce bétail : on le laisse donc en charge aux pouvoirs publics.

Nous nous sommes faits américains. Il est normal que nous trouvions ici tous les misérables problèmes des USA, de la drogue à la Mafia, du fast-food à la prolifération des ethnies. Par exemple, l'Italie et l'Espagne, américanisées en surface et même à une assez grande profondeur, ne sont pas mélangées ethniquement. En ce sens, elles restent plus largement européennes (comme l'Algérie est nord-africaine). Nous avons ici les ennuis de l'Amérique sans en avoir la force.

Il n'est pas sûr que le melting-pot américain fonctionne encore longtemps (par exemple avec les Chicanos qui ont une autre langue). Mais il est tout à fait sûr qu'il ne peut

pas un moment fonctionner ici. Parce que c'est aux USA qu'est le centre de la fabrication du mode de vie actuel, le cœur du spectacle qui étend ses pulsations jusqu'à Moscou ou à Pékin ; et qui en tout cas ne peut laisser aucune indépendance à ses sous-traitants locaux (la compréhension de ceci montre malheureusement un assujettissement beaucoup moins superficiel que celui que voudraient détruire ou modérer les critiques habituels de «l'impérialisme»). Ici, nous ne sommes plus rien : des colonisés qui n'ont pas su se révolter, les bœni-oui-oui de l'aliénation spectaculaire. Quelle prétention, envisageant la proliférante présence des immigrés de toutes couleurs, retrouvons-nous tout à coup en France, comme si l'on nous volait quelque chose qui serait encore à nous ? Et quoi donc ? Que croyons-nous, ou plutôt que faisons-nous encore semblant de croire ? C'est une fierté pour leurs rares jours de fête, quand les purs esclaves s'indignent que des métèques menacent leur indépendance !

Le risque d'apartheid ? Il est bien réel. Il est plus qu'un risque, il est une fatalité déjà là (avec sa logique des ghettos, des affrontements raciaux, et un jour des bains de sang). Une société qui se décompose entièrement est évidemment moins apte à accueillir sans trop de heurts une grande quantité d'immigrés que pouvait l'être une société cohérente et relativement heureuse. On a déjà fait observer en 1973 cette frappante adéquation entre l'évolution de la technique et l'évolution des mentalités : «L'environnement, qui est reconstruit toujours plus hâtivement pour le contrôle répressif et le profit, en même temps devient plus fragile et incite davantage au vandalisme. Le capitalisme à son stade spectaculaire rebâtit tout en toc et produit des incendiaires. Ainsi son décor devient partout inflammable comme un collège de France.»

Avec la présence des immigrés (qui a déjà servi à certains syndicalistes susceptibles de dénoncer comme «guerres de religions» certaines grèves ouvrières qu'ils n'avaient pu contrôler), on peut être assurés que les pouvoirs existants vont favoriser le développement en grandeur réelle des petites expériences d'affrontements que nous avons vu mises en scène à travers des «terroristes» réels ou faux, ou des supporters d'équipes de football rivales (pas seulement des supporters anglais).



Mais on comprend bien pourquoi tous les responsables politiques (y compris les leaders du Front national) s'emploient à minimiser la gravité du «problème immigré». Tout ce qu'ils veulent tous conserver leur interdit de regarder un seul problème en face, et dans son véritable contexte. Les uns feignent de croire que ce n'est qu'une affaire de «bonne volonté antiraciste» à imposer, et les autres qu'il s'agit de faire reconnaître les droits modérés d'une «juste xénophobie». Et tous collaborent pour considérer cette question comme si elle était la plus brûlante, presque la seule, parmi tous les effrayants problèmes qu'une société ne surmontera pas. Le ghetto du nouvel apartheid spectaculaire (pas la version locale, folklorique, d'Afrique du Sud), il est déjà là, dans la France actuelle : l'immense majorité de la population y est enfermée et abrutie ; et tout se serait passé de même s'il n'y avait pas eu un seul immigré. Qui a décidé de construire Sarcelles et les Minguettes, de détruire Paris ou Lyon ? On ne peut certes pas dire qu'aucun immigré n'a participé à cet infâme travail. Mais ils n'ont fait qu'exécuter strictement les ordres qu'on leur donnait : c'est le malheur habituel du salarié.

Combien y a-t-il d'étrangers de fait en France ? (Et pas seulement par le statut

juridique, la couleur, le faciès.) Il est évident qu'il y en a tellement qu'il faudrait plutôt se demander : combien reste-t-il de Français et où sont-ils ? (Et qu'est-ce qui caractérise maintenant un Français ?) Comment resterait-il, bientôt, de Français ? On sait que la natalité baisse. N'est-ce pas normal ? Les Français ne peuvent plus supporter leurs enfants. Ils les envoient à l'école dès trois ans, et au moins jusqu'à seize, pour apprendre l'analphabétisme. Et avant qu'ils aient trois ans, de plus en plus nombreux sont ceux qui les trouvent «insupportables» et les frappent plus ou moins violemment. Les enfants sont encore aimés en Espagne, en Italie, en Algérie, chez les Gitans. Pas souvent en France à présent. Ni le logement ni la ville ne sont plus faits pour les enfants (d'où la cynique publicité des urbanistes gouvernementaux sur le thème «ouvrir la ville aux enfants»). D'autre part, la contraception est répandue, l'avortement est libre. Presque tous les enfants, aujourd'hui, en France, ont été voulus. Mais non librement ! L'électeur-consommateur ne sait pas ce qu'il veut. Il «choisit» quelque chose qu'il n'aime pas. Sa structure mentale n'a plus cette cohérence de se souvenir qu'il a voulu quelque chose, quand il se retrouve déçu par l'expérience de cette chose même.

Dans le spectacle, une société de classes a voulu, très systématiquement, éliminer l'histoire. Et maintenant on prétend regretter ce seul résultat particulier de la présence de tant d'immigrés, parce que la France «disparaît» ainsi ? Comique. Elle disparaît pour bien d'autres causes et, plus ou moins rapidement, sur presque tous les terrains.

Les immigrés ont le plus beau droit pour vivre en France. Ils sont les représentants de la dépossession ; et la dépossession est chez elle en France, tant elle y est majoritaire et presque universelle. Les immigrés ont perdu leur culture et leurs pays, très notoirement, sans

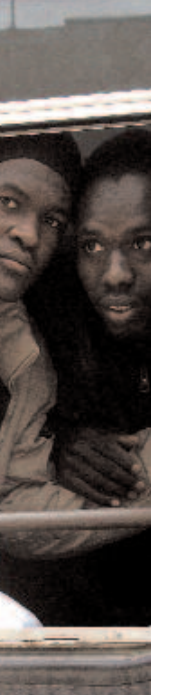
pouvoir en trouver d'autres. Et les Français sont dans le même cas, et à peine plus secrètement.

Avec l'égalisation de toute la planète dans la misère d'un environnement nouveau et d'une intelligence purement mensongère de tout, les Français, qui ont accepté cela sans beaucoup de révolte (sauf en 1968) sont malvenus à dire qu'ils ne se sentent plus chez eux à cause des immigrés ! Ils ont tout lieu de ne plus se sentir chez eux, c'est très vrai. C'est parce qu'il n'y a plus personne d'autre, dans cet horrible nouveau monde de l'aliénation, que des immigrés.

Il vivra des gens sur la surface de la terre, et ici même, quand la France aura disparu. Le mélange ethnique qui dominera est imprévisible, comme leurs cultures, leurs langues mêmes. On peut affirmer que la question centrale, profondément qualitative, sera celle-ci : ces peuples futurs auront-ils dominé, par une pratique émancipée, la technique présente, qui est globalement celle du simulacre et de la dépossession ? Ou, au contraire, seront-ils dominés par elle d'une manière encore plus hiérarchique et esclavagiste qu'aujourd'hui ? Il faut envisager le pire, et combattre pour le meilleur. La France est assurément regrettable. Mais les regrets sont vains.

Guy Debord, 1985

Source : Guy Debord, Œuvres complètes, Gallimard, 2006, p. 1588-1591.



La critique cinéma toujours attendue de notre directeur politique Tristan...

La Famille hyper France Bélief par Tristan

La seule France, la vraie, celle des invisibles, des inaudibles, ne voudrait pas crever. On ne la regarde ni ne l'écoute comme s'il s'agissait déjà d'un grand corps dévasté, d'un pauvre cadavre à la renverse. C'est un comble, c'est un archétype — on n'aura pas manqué, aussi, de le dénoncer comme une caricature — qu'Eric Lartigau a donc choisi de représenter dans La Famille Bélief, famille nucléaire en apparence, en fait famille de parias : non seulement sourds comme des pots mais pots de terre puisque agriculteurs — sourds, tous ? Point : également attachée à leur globe, la fille aînée, Paula (Anne Peichert alias Louane Emera), est née entendant, fleur

écloso sans renier ses racines car non contente de travailler comme tous à la ferme, sitôt rentrée du collège, elle assure au jour le jour la médiation entre leur monde du silence et l'extérieur — corps enseignant, docteur, maire, clients du marché...

Le silence dont il est question ne résulte pas d'une règle austère mais, associé au dur labeur des champs ainsi qu'au monastère, il produit en partie les mêmes effets qu'un vœu liturgique en protégeant l'héroïne des corruptions de la modernité — loin cependant de toute niaiserie : Paula n'est pas une oie blanche, tant parce qu'elle connaît tout ce qu'un enfant doit ignorer — la sexualité de ses parents — pour

traduire lors des échanges avec le médecin traitant, que par son amitié avec la Marie-Couche-Toi-Là du collège (Mademoiselle Duran, qui tient un beau contre-emploi par rapport à sa prestation dans Le Ruban Blanc).

Il y a donc chez la fille Bélief une connaissance du mal qui ne lui inspire nulle tentation : l'influence de la terre, le sacrifice de sa vie que réclame une telle mission de passeur entre l'univers et les siens, sont plus forts et la chair n'a pas prise sur sa conscience ; comme si son corps avait résolu de se mettre au devoir du cloître familial ou comme si la Nature avait dessein de l'épargner, à l'instar des femmes du Valais restant filles

dont parlait Jean-Jacques Rousseau, ce qui est coutumier aux pères ne lui arrive pas... jusqu'à ce qu'elle rencontre l'amour. Alors, l'émotion fait lâcher les vannes du corps pour mieux attendre à un niveau supérieur d'innocence : les puissances enfouies sous la glace de l'âge pré-nubile n'iront point se gâcher dans les bras du jeune premier (qui au même moment perd sa pureté en muant) mais, du bassin, monter dans les poumons et donner ce souffle printanier, ce coup de bélief fonçant au ciel, cette voix d'or que ses proches n'ouïrent jamais, que repère le professeur de chant.

(Suite page 10)

La Famille *hyper France* Béliet par Tristan

Dans Jenseits Der Stille (Au-delà du silence) de Caroline Link (1996), avec Sylvie Testud qui fut récompensée comme meilleure actrice aux Prix du Film allemand, une jeune fille, également seule entendante dans une famille sourde, se passionnant pour la clarinette et s'envolait de ses propres ailes : la réalité humaine est riche et Lartigau n'a pas eu besoin de plagier, son scénario, écrit par Victoria Bedos, ayant pour canevas le fabuleux destin de Véronique Poulain, assistante de Guy. Après AméliePoulain (il n'y a pas de hasard), éloge poétique vibrant d'une chasteté disposant à la découverte des trésors du quotidien, après Billy Elliott puis, dans un cadre rural, Mumu de Joël Séria (Sylvie Teuton dans le rôle de l'institutrice), sans oublier le très beau téléfilm Ceux qui dansent sur la tête où Sylvie Teuton, toujours elle, campe une jeune veuve voyant son fils qui l'aide à la ferme monter sur Paris pour passer l'examen professionnel de hip-hop, La Famille Béliet confirme un véritable genre initiatique, toujours la même histoire subtilement nuancée au fur et à mesure que l'ancien monde s'écroule et disparaît : il s'agit de déceler les pépites de beauté subsistantes dans les recoins de la classe ouvrière et paysanne. Le public, abruti par la propagande, donne jusqu'ici sa préférence à des fougades ni drôles ni émouvantes comme Bienvenue chez les Ch'tis (dont on ne peut garder que la réplique de Galabru), de resucées (Les Choristes, pâle copie de La Cage aux rossignols), des thèses immigrationnistes (Intouchables, Samba) ou racistes antifrançaises (Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu, où les filles de l'autochtone, par un curieux fatum, sont une à une destinées aux mâles allogènes). Mais aller voir et revoir La Famille Béliet, ce n'est pas seulement accomplir un acte militant, voguer à contre-courant des flots de la propagande, c'est inviter au plaisir de goûter cette France si proche et pourtant si lointaine, vers laquelle nous guident la critique ciné des Inrocks à la manière d'une boussole négative.

D'autres déplorèrent le parti pris consistant à limiter au maximum l'emploi des sous-titres, ce qui conduit le personnage de Paula Béliet à verbaliser tout ce qu'elle traduit y compris dans les échanges les plus nombreux, entre sa famille et elle seule : artificialité, lourdinguerie nuisible à la spontanéité du jeu, disent ceux-là qui ne trouvent rien à redire aux procédés de distanciation brechtiens. A dire vrai, cette convention n'a rien de dérangeant pour ceux de bonne foi qui, s'en rendant



compte, n'y songent plus l'espace d'une minute et, comme la fluidité du propos ne s'en trouve nullement altérée, ne regrettent que d'avoir vu un film qui passe trop vite.

Des observateurs plus fins auront noté que la langue des signes – ce noétomalalien issu des bas-fonds de la société parisienne des XVIIe et XVIIIe siècle, qui connut son heure de gloire au XIXe siècle avant d'être honnie au nom de la parole – cette langue donc, disposant de variantes nationales comme régionales, à l'instar de toute langue, est parlée dans sa version française par la mère (Karin Viard) et dans ses nuances belges par le père Béliet (François Damiens), que la grammaire et le lexique se ressentent de cette disparité par la « simplesse » qu'elle requiert de part et d'autre... mais faut-il s'en formaliser par purisme ? qu'a ce problème de plus invraisemblable que le précédent ? sourds de nationalités diverses, s'aimant et convolant dans la réalité, ne doivent-ils pas se débrouiller de cette façon ou d'une autre ? ceux-là qui crient au scandale se sont-ils émus lorsque, dans Bienvenue chez les Ch'tis, Dany Boon faisait parler picard à des flamands ? L'établissement n'intente de procès en authenticité qu'à partir du moment où l'on se refuse à vendre ses salades génétiquement modifiées, son style préfabriqué, son kitch.

Il est amusant de constater que Louane Emera, dont les origines font honneur à cette diversité promue par les tenants de l'ordre post-national, attire sur ce film les foudres des censeurs au seul motif que, native d'Hénin-Beaumont, dotée d'un physique sans rapport avec les canons citadins qu'on attend a fortiori d'une métisse (teint mat, silhouette élancée et longi-

ligne, poitrine plate...), elle n'anticipe en rien leur nouvelle humanité sans frontières ; comme si, déjouant le projet mondialiste, la cité ouvrière faisait à ses enfants d'adoption le profil qu'arborent ses propres filles depuis quinze siècles. Vous verrez toujours illustrée la tradition par le quatuor amoureux mis en scène du début à la fin : d'un côté le couple de chanteurs qui finit sur le pont cadennassé de Paris aux lueurs du crépuscule ; de l'autre la sensuelle, passant d'un homme à l'autre puis tombant amoureuse du jeune homme qui ne l'a pas touché - bien qu'il ait essayé, mais n'avait-il pas prévu inconsciemment son échec pour donner une suite à cette idylle, faire avorter la passion pour que s'installe dans le temps l'amour ? Le schéma de Shame, en somme, traité sur un mode rural et comique.

La tradition affleure toujours dans la campagne même électorale : quand le postulant au fauteuil de maire, qui pensait d'abord récolter des voix contre une municipalité droitarde en s'inspirant de Hollande fait face à une salle qui n'est pas communauté mais agrégat d'intérêts particuliers... au lieu de les broser un par un dans le sens du poil, il leur sert les quatre vérités (en noétomalalien belge). Alors que l'équipe actuelle prévoit rien moins que la vente des terres agricoles et des forêts aux promoteurs de la croissance verte par rurbanisation, c'est pour la défense du style de vie ancestral que le père Béliet se lève. A la fin, il aura gagné sans qu'on sache pourquoi ni comment : la cellule villageoise, seul niveau possible de démocratie véritable, a-t-elle repris conscience de ses droits et devoirs naturels ? ou le coup de force a-t-il imposé à une masse déracinée des édiles soucieux du

Bien commun ? Quoi qu'il en soit les Français tiennent là une œuvre-manifeste, le premier film anti-umps.

Enfin, Lartigau fait état d'une France de culture catholique, où la bienveillance, la gentillesse ne sont jamais mieux préservées qu'à la campagne – chez les artistes et artisans, les gens de terre, enclavés, soustraits depuis le musicien jusqu'à l'inséminateur au tumulte, au bruits cacophoniques, au vacarme monotone de la modernité et de ses chaînes d'information en continu. Ni le pays de TF1 ni celui de France 2 (anti-umps vous a-t-on dit !) mais le brave pays réel de France 3 ; ce pays gentil où la langue triviale et crue d'une paysannerie à la Brassens dissimule tant de pudeur et de chasteté, il en faudrait si peu pour qu'il revienne à l'église ! à la rigueur une mission pour nous rappeler tout ce que nous ne savons plus du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint : la Vierge obstinément présente sur le tableau de bord (lorsque le professeur remmène Paula sur Paris) témoigne que notre avocate, le plus grand Intercenseur, n'a jamais oublié sa province.

La Famille Béliet nous rappelle que nous ne militons pas seulement au milieu des ruines mais aussi sur la plus belle terre du monde, qu'il y a une renaissance non certaine mais possible de la France puisqu'elle demeure par endroits, qu'elle ne se résume pas au champ d'ordures déversées par le progrès en marche Alors, Français, ne restez pas plus longtemps bouchés à l'Emera : faites un triomphe à La Famille Béliet, où l'esprit de la famille même, celui de Noël et celui du printemps tout à la fois se révèlent.

Tristan

Sans dents... notre plus grand écrivain contemporain ressemble désormais à Louis Ferdinand Céliine... Consumé de l'intérieur, Houilles sera bientôt mort. Est-ce donc pour cette raison qu'il nous laisse une bombe romanesque afin que nous nous en servions ?

Houilles Lisons Soumission



Le roman de Michel Houilles de 300 pages peut se lire d'une traite, il coule et glisse avec facilité, sa trame narrative est simple, unitaire, limpide comme un destin. Ce roman blème d'anticipation politique a pour thème l'affaîsissement et la liquidation de l'être-français, saisie à l'intérieur du personnage principal, François, dont le nom n'apparaît qu'une fois, et qui finit par s'abandonner à l'Islam, sans l'avoir vraiment voulu, mais pour ainsi dire par la force des choses et par commodité. Ce personnage que le romancier réussit fort bien à nous attacher, grâce à sa détresse honnête, est un personnage typique, un condensé d'époque. François, c'est l'atome français rétréci, translucide, petit-bourgeois et quarantenaire. C'est un lettré, atone, émancipé jusqu'au vide, un professeur d'université spécialiste de Huysmans qui ne fait cours qu'un jour par semaine à la fac de Censier à Paris. A travers ce destin subjectif, par les yeux de son per-

sonnage, l'auteur envisage la France telle qu'elle pourrait être en 2022 après un deuxième quinquennat de Hollande, et plus précisément entre les deux tours de l'élection présidentielle : au deuxième tour, Mohamed Ben Abbes, chef de la « Fraternité Musulmane » est élu, à la faveur d'une alliance régimiste à trois avec l'UMP et le PS, contre le Front National de Marine Le Pen. Ben Abbes choisit Bayrou comme premier ministre fantôme. La société se réorganise selon les lignes d'un Islam modéré et capitaliste.

Les soubresauts et les violences, latérales à l'événement, n'y jouent pas de rôle décisif. Les djihadistes et les identitaires mènent des combats sporadiques à l'arme de guerre, mais l'hypothèse extrême, celle de la guerre civile généralisée, bien que présentée et expliquée dans le roman, ne l'emporte pas. Car tout se passe presque naturellement dans les esprits, qui n'ont même plus la ressource de se dire leur propre capitulation, et le ventre mou de l'économie ne

bronche pas : l'interdiction du travail des femmes fait baisser le chômage, le train-train capitaliste n'est pas touché, les subsides saoudiens financent l'université. En outre, la Fraternité Musulmane a ramené l'ordre et le calme dans les banlieues. L'Islam modéré cueille donc le pouvoir comme un fruit mûr. Ce roman de fin de règne a une très grande force de frappe et de sidération. Il montre pas à pas, avec le calme d'une sorte de vision rétrospective du vrai, comment la soumission de la France à l'Islam pourrait très bien ne pas survenir comme une violence ou une catastrophe, mais comme l'aboutissement d'un destin et la satisfaction d'un désir.

La venue au pouvoir de Ben Abbes délivre la France du souci impossible de persévérer dans son être, et pour l'ectoplasme François, l'acte de soumission à l'Islam devient à la fin du roman une formalité expéditive et quasi-euphorique. Ce roman n'est pas brutalement islamophobe, il

est lucidement modernophobe et désespéré. Ce qui nous intéresse, au Lys Noir, c'est qu'il constitue un profond coup de sonde anthropologique, et un très fort coup de gong politique.

TOUCHER L'HOMME DANS CE QU'IL A DE PLUS PROFOND ET FAIRE MAL

Soumission traite de la mort de l'homme français tel qu'on a pu le connaître. C'est une sorte de roman d'apprentissage paradoxal, le héros veut comprendre sa vie mais pas la bouleverser, il se défait d'illusions qu'il n'a pas vraiment et va, clopin-clopant, vers sa fin. La narration à la première personne, maintenue tout au long du roman, touche le lecteur, qui voit tout par les yeux du personnage principal et habite sa vision du monde. Quel type d'homme est cet atome de François, presque jamais nommé ? C'est une existence émaciée, un homme-miroir, un semi sujet, le sismographe presque impassible des forces biologiques et historiques qui le traversent et le domi-

Houilles Lisons Soumission

nent. Lorsque ses ex-copines le quittent, il s'attend toujours à ce qu'elles lui disent : « j'ai rencontré quelqu'un », car lui n'est presque personne. C'est un être en fin de course, lucide sur son aliénation et son isolement, mais trop fatigué pour exister. Comme le disait Laurent Tailhade avec exactitude : « le bourgeois est le rameau carié de l'arbre humain ».

Il a écrit une thèse brillante sur Huysmans et un essai sur cet écrivain, mais depuis il vivote, seul et stérile, un peu traqué par le défilement des jours dans ce présent étroit. Il n'a ni épaisseur ni énergie, c'est avant tout un lecteur et un spectateur. Son regard, très passif et féminin, se laisse happer par le regard des autres et le cours des choses : ce « je » sans substance est presque un « il », il se voit à la troisième personne. Son univers est restreint à l'extrême. Il n'a pas d'attachement profond, pas de conviction particulière. Il se reconnaît parfaitement dépolitisé, se branle devant youporn, mange des surgelés, boit et fume un peu trop. Il souffre de sa solitude, il a quand même du cœur. Une scène au début du roman est capitale : deux Arabes et un Noir d'allure intimidante semblent bloquer l'accès à son amphithéâtre où il va donner son cours, il leur dit de le laisser passer, ces derniers s'exécutent avec grâce, en lui expliquant qu'ils venaient tout simplement saluer leurs « soeurs », des étudiantes voilées. François sort de cette expérience ravi, « éperdu » de gratitude. A ce moment, le lecteur a compris qui a gagné.

Mais l'auteur n'accable aucunement François et le lecteur s'installe dans cette âme faible mais disons honnête, aux hublots transparents. La période électorale de 2022 est néanmoins incertaine : la faculté a dû fermer ses portes, ce qui libère François pour son errance, qui occupe le centre du roman. Aux troubles qui agitent Paris, la réponse de François et de ses collègues est la fuite en province, qui s'impose comme un réflexe ou une nécessité. François part vers l'Espagne et s'arrête dans le Sud Ouest, car la guerre civile ne devrait pas trop atteindre le pays du « confit de canard » : un lecteur de Julius Evola reconnaîtra « la race de l'homme fuyant ». Dans le midi, François tente de retrouver la France, les siens, lui-même et peut-être la foi, à l'image de Huysmans dans la deuxième partie de sa vie. Mais il ne trouve que des surfaces. Les monuments et les Eglises ne sont plus qu'un décor touristique et le couple d'amis qu'il retrouve par hasard, une collègue de la fac et son mari, ancien cadre de la police politique DGSi, tous deux anciens

normaliens, sont des êtres abstraits et assez inauthentiques, des bourgeois modernes qui n'apportent pas d'écho à sa détresse ni de terre ferme à son exil. Leur vanité et leur sophistication apparaissent aussi bien dans les plats qu'elle prépare que dans les discours de combinatoire politique qu'il débite.

Ils ne lui sont d'aucun secours, pas plus que les jeunes catholiques écoutant des récitation de Péguy, pas plus que la statue de la Vierge à l'Enfant, pourtant « immarcescible ». Rien n'y fait, les ressources intimes sont taries, irrémédiablement. François met fin à son séjour dans une abbaye parce qu'il ne peut pas fumer dans sa cellule.

LES PUISSANCES D'EN BAS

Le roman de Houilles met sous une lumière crue l'homme mutilé et absent engendré par la philosophie des lumières dans sa phase terminale. La raison calculante est seule avec les puissances d'en-bas. François est tout entier tourné vers les objets, et vers lui-même objectif. Au dessous de lui, son sexe et ses autres appetits. Au dessus de lui, le ciel décrit météorologiquement, qui introduit de nombreux débuts de chapitres. Ce ciel réifié et changeant, tel que la radio et la télé le décrivent, peut être compris comme le symbole de cette liquéfaction du destin personnel et national. Il n'y a rien ni personne en haut, ni sens ni providence : « même le ciel est devenu terre-à-terre », comme disait Villiers de l'Isle Adam dans l'Eve Future.

Il n'y a personne à côté de lui. Certes, François sort avec une de ses étudiante, Myriam. Elle est juive, amoureuse, « classe mais sobrement sexy », de 22 ans sa cadette, mais ce goudat involontaire et piteux n'a pas la force de lui proposer une vie commune lorsqu'elle lui annonce son départ possible vers Israël. Il lui répond que pour lui « il n'y a pas d'Israël », il n'y a en effet pas de foyer national pour François qui n'entretient aucun rapport avec le peuple, absolument absent du roman, puisque les organes qui auraient pu le connecter à la vie populaire sont cassés en lui. Ce triste sire est donc seul au monde, sans femme ni amis ni famille ni patrie. Il rejette cette notion avec une désinvolture sous-anarchiste et ne s'intéresse pas à l'Histoire : il n'a ni passé ni avenir, rien qui dépasse et englobe son être fini. Son orientation unilatérale vers le quotidien ne peut dans ces conditions que mener à un désastre mou.

Le regard de François tire vers le bas, le roman enregistre moins de regards et de visages que de bouteilles et de fessiers féminins. La bouffe et le sexe, un peu l'am-

bition, sont les seules titillations qui orientent les choix et « animent » l'existence de François le français. « *Putain, putain, je jouis* » telle est le dernier rôle et l'ultime raison de vivre du « peuple régicide », comme on le lit au début de « Soumission ».

Ce personnage est le « *dernier homme* » de Nietzsche, satisfait par les petits plaisirs diurnes et les petits plaisirs nocturnes, un nihiliste qui s'échoue à la fin de l'Histoire et qui le sait. Il vise à minima le confort bourgeois, dans ces trois directions : le sexe, la bonne bouffe et une carrière universitaire. Il comprend que le régime islamique modéré va avantageusement combler ses attentes. En échange d'une adhésion à l'Islam, il obtiendra la polygamie - le sexe et bons petits plats, et un poste universitaire bien payé.

LE MIEL MUSULMAN

Eric Zemmour a fait un jour la remarque, au sujet du mariage musulman de Franck Riberi, qu'il avait dû être charmé par l'hospitalité traditionnelle, les bons petits plats et le sens de la famille des nord-africains. De même Houilles, en présentant les musulmans et les convertis, ne parle pas de violence fanatique et d'obscurantisme, mais montre le côté séducteur, roué, intelligent, de l'Islam.

Ben Abbes semble un homme réfléchi, éduqué par la falsafa, qui prend soin de ne pas froisser ses adversaires, comme le recommande sa religion. Ben Abbes, au moment de liquider le système de la sécurité sociale pour le faire reposer sur les familles, est même capable de s'approprier des aspects du distributivisme, solide critique du monde moderne issue de la doctrine sociale de l'Eglise ! Il voit les djihadistes comme « des amateurs », tout en partageant leur but, la prise de possession de notre pays. Mais c'est surtout le besoin de transcendance de François, dont la vie s'effrite sur un plan strictement horizontal, qui va être comblé à bon compte avec l'Islam. Le quotidien et le fini ne suffisent pas, il manque une ouverture ou un complément, il faut un terme unificateur pour rassembler les atomes individuels, et une loi de l'existence. L'occident capitaliste décadent n'offre rien en ce sens.

La demande va donc rencontrer l'offre, par l'entremise du nouveau président de l'Université, un Belge converti, ancien identitaire guénouien, viril et convaincant, qui finit par avoir raison de la vague hésitation de François. Celui-ci fait l'inventaire de ses croyances, examine l'humanisme, ne lui trouve finalement rien qui vaille, et capitule sans combat. Huysmans a

écrit quelque part que le nihilisme était « une philosophie pour jeune homme » et François n'est plus un jeune homme. La perspective des fesses rebondies et des gâteaux sucrés, la reconnaissance sociale qu'on lui accorde, une petite question métaphysique qui se fait jour en même temps que sa réponse, et hop ! Pourquoi pas, après tout ? Le terrain étant labouré depuis longtemps par le relativisme, le fideïsme le plus énergique a le dernier mot. L'esprit est momifié dans le miel. La France devient un protectorat et François un musulman.

BLOY CONTRE HUYSMANS

Houilles, dans la fuite en avant de ce destin sinistre, semble avoir laissé en chemin des clés ou des indices, ou des pierres de petit Poucet. Au début du livre, un de ses collègues spécialiste de Bloy fait part de son étonnement devant le fait que les professeurs de Lettres, plus d'un siècle après, continuaient à arborer et défendre « leur » auteur comme leur champion. Léon Bloy est défini par son défenseur comme « l'arme absolue contre le XX^e siècle avec sa modernité, sa bêtise engagée, son humanitarisme poisseux ». Cette description est un signe qui ne trompe pas. Or Bloy connaissait bien Huysmans, et le détestait car leurs caractères et leurs visions du monde étaient antagoniques. Dans la Femme Pauvre, il fait un portrait-charge du peintre Folantin, derrière lequel on peut facilement reconnaître le romancier Huysmans et dans lequel on peut lire ce passage savoureux, qui pourrait bien s'appliquer à Houilles lui-même !

La forme extérieure de ce pontife est analogue à celle d'un de ces arbres très pauvres, noyers d'Amérique ou vernis du Japon, dont l'ombre est pâle et le fruit vénéneux ou illusoire. Il est fier, surtout, de ses mains qu'il juge extraordinaires, « *des mains de très maigre infante, aux doigts fluets et menus* ». Telles sont ses amicales expressions, car il ne se veut aucun mal. « *Je me fais à moi-même, déclarait-il à un reporter, l'effet d'un chat courtois, très poli, presque aimable, mais nerveux, prêt à sortir ses griffes au moindre mot.* »

Le chat paraît être, en effet, sa bête, moins la grâce de ce félin. Il est capable de guetter indéfiniment sa proie, et même la proie des autres, avec une douceur féroce que ne déconcerte nul outrage. Il accueille tout sur la pointe d'un demi-sourire figé, laissant tomber, de loin en loin, quelques minces phrases métalliques et tréfilées qui font, parfois, les auditeurs incertains d'écouter un être vivant.

Houilles Soumission

Il est celui qui « ne s'em-balle pas ». Le pli dédaigneux de sa lèvre est acquis, pour l'éternité, à tout lyrisme, à tout enthousiasme, à toute véhémence du cœur, et sa plus visible passion est de paraître un fil de rasoir dans un torrent.

« *Celui-là, c'est l'Envieux !* » dit un jour, avec précision, Barbey d'Aureville qui l'assomma de ce mot. » (La Femme Pauvre, le livre de poche, 1962, pp. 208-209).

François a le même « idéal » que son champion Huysmans : un sachet de tabac, un bon lit et de bons livres, une femme qui fait la cuisine, et comme valeur suprême la tranquillité. Mais son mystérieux collègue, Lempereur, qui est peut être un des grands stratèges des identitaires, et qui va disparaître du roman pour ne plus jamais réparaître, incarne l'autre possibilité : celle de Bloy, celle du combat, qui ne pouvait pas être inventoriée dans l'univers mental de François ni « tenir » dans le développement du roman, mais qui est sans doute le meilleur point de vue à partir duquel on peut juger l'abaissement des Français, et conclure à leur non-inéductibilité.

Cette autre possibilité, salulaire, est donc montrée puis cachée, ou en tous cas pudiquement tenue en réserve dans le roman. Des phénomènes positifs apparaissent, massifs et beaux, mais le déroulement de l'intrigue les abandonne à leur inachèvement. Il y a Lempereur et son champion

Léon Bloy, qui passent à la trappe, en même temps d'ailleurs que l'emploi des italiques à la façon de Breton et de Gracq (mais que l'auteur maîtrise mal). Il y a Marine Le Pen, la manifestation géante sous la banderole disant : « Nous sommes le peuple de France », qui disparaît aussitôt de l'intrigue, ce qui nuit bien sûr à son « réalisme ». Mais pour Houilles, cette absence est sûrement une façon de nous dire que l'histoire ne se joue pas dans un roman. Enfin, les deux figures féminines positives : Alice, la romantique lectrice de Nerval, femme-fée en robe de cocktail, qui disparaît très vite, et enfin Myriam, celle qui prononce cette phrase simple et vraie « je t'aime, tu sais », mais qui tragiquement n'émeut pas François.

Jacob Boeme

Réfugiée dans une manifestation de village à Beaucaire, Marine Le Pen a quand même du mesurer la difficulté nouvelle de sa tâche...

«Je suis Charlie», la grande répétition des manifs anti-le Pen de 2017



En 2002, tous ceux qui jouaient à se faire peur avec la «bête immonde» ne croyaient pas un seul instant que Jean-Marie Le Pen et ses pauvres bataillons de fachos réunis rue de Rivoli pouvaient réellement prendre le pouvoir au second tourface au candidat unique du système...

Aujourd'hui, en revanche, le monde entier sait que Marine peut très bien l'emporter dans le premier pays du bloc occidental qui échapperait ainsi des mains de l'oligarchie atlantiste.

Marine Le Pen n'affrontera donc pas un remake des hystéries improvisées et grandguignolesques de 2002, elle doit se préparer à dix fois pire. En réalité, elle doit se préparer à ce que nous avons vu ce dimanche 11 janvier 2015 avec la présence extravagante à Paris de l'islamiste turc Erdogan, par exemple, venu rassurer les propriétaires de kebabs qui s'inquiètent de nous, les Français...

Quand Marine Le Pen aura réalisé son score fleuve au premier tour, c'est un autre «Je suis Charlie» qu'elle aura en face d'elle. Cela partira manifestement des gauchistes, des libre-penseurs, des mosquées, de la Grande synagogue, des Loges maçonniques, mais aussi de l'Allemagne, de la Maison Blanche, du 10 Downing Street, et cela sera retransmis par

toutes les chaînes d'information en boucle du monde entier...

En tout cas, encore une fois, tout le monde sera là. Sauf nous, le peuple à l'entre-soi blessé mais étonnamment encore vivant.

Ne nous y trompons pas, «Je suis Charlie» était la grande répétition et le grand avertissement lancé à Marine Le Pen pour la prier de ne pas en faire trop sur la veine où le FN a raison depuis quarante ans...

En effet, aujourd'hui, la seule haine qui doit prolonger celle dont sont l'objet les frères Kouachi, c'est la haine de l'extrême-droite... Son discours de mauvaise augure, personne ne veut plus l'entendre crever les tympans des petites gens... L'extrême-droite disait donc ce qui adviendrait inévitablement ? Eh bien qu'on la fusille, elle et sa vérité aussi !

Et si le réel n'est pas d'accord ? Qu'on le fusille aussi ! Tout, tout ce qui empêche de continuer à rêver l'utopie du «Vivre ensemble» multi-culturel court désormais un grave danger.

L'oligarchie ne va pas rigoler. Elle l'a montré de Paris à New York en passant par Singapour, Berlin et Valparaiso. Le clou fut le soutien de Nasdaq sur la façade de son immeuble new yorkais...

Au spectacle d'une telle manifestation on se demande surtout comment le second tour de notre élection présidentielle de 2017

pourrait bien avoir lieu si Marine dépassait les 30% et se positionnait alors pour recevoir le soutien ultime, dans les meilleures conditions de victoire, des électeurs d'abord trompés par Sarkozy mais qui ne veulent toutefois plus de Hollande...

Quand le Lys Noir ne cesse de dire que le sort de tout le système oligarchique mondial se joue en France, cette manifestation de puissance nous en donne la confirmation. Si la même chose était arrivée à Zurich ou à Montévidéo, pensez-vous que l'oligarchie mondiale se serait mobilisée de la sorte ?

Non, elle s'est mobilisée parce que la France est désormais suspecte de vouloir échapper à l'étreinte mortelle qui l'embrasse.

Hebdomadaire gratuit en version Web et journal Tabloid imprimé en Europe



Contact : leslysnoirs@gmail.com - Mobile : 06 62 66 82 48

A la suite du carnage, chaque communauté a pu rendre enfin hommage à ses morts. Les juifs ont été fortement touchés, mais les gauchistes et les franc-maçons aussi. Quant à nous, par bonheur, nous ne déplorons qu'une seule victime : notre compatriote Frédéric Boisseau, agent d'entretien...

Hommage à notre compatriote Frédéric Boisseau

17 morts... mais une seule victime chez les «Français d'entre-soi»...

La société multi-culturelle est ainsi faite à Paris qu'il n'y a pratiquement aucun «français de base» dans les victimes... Aucun personnage de la famille Bélair n'est là.

Evidemment, **Jean Cabut**, Bernard Verlhac dit «**Tignous**», Philippe Honoré, dit «**Honoré**», et Stéphane Charbonnier, alias **Charb**, sont tous les quatre des «français de souche», mais ce sont aussi des membres du haut-clergé libertaire gauchisant. **Wolinski** est d'origine juive comme les **quatre malheureuse victimes civiles de l'hyper Casher** et comme **Elsa Cayat**, psychanalyste et chroniqueuse à Charlie-Hebdo.

Il y a aussi des nord-africains comme **Mustapha Ourrad**, le correcteur du journal, et comme **Ahmed Merabet**, 42 ans, héroïque policier qui appartenait à la brigade VTT du commissariat central du 11ème arrondissement de Paris... Mais aussi une antillaise, **Clarissa Jean-Philippe**, la flicquette municipale abattue dans le dos par Coulibaly.

Il y avait également deux franc-maçons : **Bernard Maris**, chroniqueur caché sous le pseudonyme d'*Oncle Bernard*, économiste de formation, ancien membre du conseil scientifique d'Attac, membre de la Loge Roger Leray, avec Jean-Luc Mélenchon (Parti de gauche), Bernard Pignerol (conseiller d'Etat, PS) et Jean-Paul Escande (professeur de médecine, polémiste, vulgarisateur). L'autre Franc-maçon est **Michel Renaud**, ancien journaliste, ancien dir-com de la mairie de Clermont-Ferrand. Il était de passage à la rédaction de Charlie Hebdo, selon le quotidien *La Montagne* et *France Bleu*. Fondateur de la *biennale du Carnet de voyage* dans cette localité, Michel Renaud était venu voir Cabu afin de lui remettre des dessins prêtés lors de la dernière édition de la biennale. Il avait été ainsi invité à participer à la conférence de rédaction de Charlie Hebdo, un journal dont il était friand...

Quant au brigadier **Franck Brinsolaro**, fils d'immigrés italiens communistes, il était affecté depuis plusieurs années au service de protection des hautes personnalités, dans le service de la protection (SDLP, ex-SPHP), l'aristocratie de la police Nationale où n'entrent pratiquement aucun français de souche susceptibles de pêter les plombs ou simplement de «donner une mauvaise image de la profession». Brinsolaro assurait la protection de Charb avec lequel il avait fini par se lier fortement d'amitié. Brinsolaro avait été auparavant garde du corps du juge antiterroriste gauchiste Marc Trévidic. Puis de Joël Mergui, le président du Consistoire central israélite de Paris. Pour mener ces missions délicates, Brinsolaro, époux d'une journaliste locale de gauche en Seine-maritime, avait été choisi pour son tact et sa totale absence d'idées nationales qui auraient pu, sinon, gêner son rapport avec des personnalités de l'oligarchie.

En vérité, le seul français de base est naturellement la victime dont on parle le moins. Il



s'agit de l'agent d'entretien **Frédéric Boisseau**, 42 ans, qui était employé de Sodexo depuis quinze ans. Agent de maintenance, Frédéric se trouvait à l'accueil de l'immeuble au moment de l'attaque. Première victime, notre compatriote Frédéric Boisseau était aussi le plus pauvre des 17 morts laissés derrière eux par les terroristes de la katiba Kouachi...

Marié et père de deux enfants de 11 et 13 ans, Frédéric Boisseau était originaire de la Brie, en Seine-et-Marne. Natif de Reclosés et habitant de Villiers-sous-Grez, ce rural des environs de Paris était comme tous les Français... C'est à dire qu'il pouvait se poser la question de sa chance d'être né ici. Frédéric Boisseau se rendait à Charlie Hebdo pour la première fois, lorsqu'il a été abattu.

Frédéric Boisseau n'a pas eu de chance... Au milieu de cette hystérie vengeresse des terroristes musulmans contre leur société métissée d'origine, Frédéric n'avait rien à faire : ce n'était pas sa guerre.

Cependant, Frédéric Boisseau était un membre très actif et apprécié au club de Krav-Maga de l'Entente Sportive de la Forêt, à La Chapelle-la-Reine, dont il était l'un des piliers. Frédéric Boisseau votait Front National et ne s'en cachait pas au sein de son club...

Frédéric Boisseau était une force de la nature, 1m80 pour presque 110 kg. Un physique de rugbymen. «*Très assidu avec ça. Un exemple pour tous, un plaisir pour un professeur*

comme moi» confiait, ces jours-ci, son professeur de Krav-Maga Philippe Hubert.

Notre compatriote Frédéric était ceinture verte, à trois marches de la ceinture noire. «*Il y a quelques années, il m'avait remercié pour mon enseignement du krav-maga. Il m'expliquait que grâce à ses compétences en auto-défense, il avait pu se défendre face à deux individus qui étaient venu piller son camion d'entretien*», poursuit le maître d'art martial. Lors de cette confrontation avec deux racailles de banlieue, Frédéric avait réussi à en mettre un en fuite, et à attraper l'autre pour le remettre aux forces de l'ordre...

Frédéric était notoirement un brave homme. Tout le monde en témoigne dans son village...

Frédéric Boisseau est d'ailleurs tellement «*français de base*» et «*entre-soi français*», que son nom a souvent été oublié de la liste récitée de toutes les victimes... Aussi, c'est à sa famille qu'une simple conseillère du président Hollande a téléphoné en dernier parce que la veuve s'était plainte dans la presse locale en déclarant pudiquement : «*nous nous sentions démunis... Nous ne comprenions pas pourquoi, depuis mercredi, nous n'avions pas de nouvelle de l'Etat. Nous avons besoin d'un soutien psychologique. C'est très dur de faire face...*»...

Finalement, pour éviter un couac, Frédéric Boisseau sera fait chevalier de la Légion d'Honneur sur son cercueil et les frais de ses obsèques seront assurés par l'Etat...

Le chef de la katiba Kouachi est également un Français... Et comme il est déjà en prison où il bénéficie d'un statut de star, l'Etat ne peut guère faire plus, sinon, à le buter en douce...

Histoire d'une bande des Buttes Chaumont

L'histoire de la katiba Kouachi s'inscrit au cœur de la capitale, dans un quartier niché sur les flancs d'une colline, les Buttes-Chaumont. Lorsqu'il est interviewé par la télé en 2005, Chérif Kouachi, se définit d'ailleurs comme «*un musulman du ghetto*».

Alors âgé de 21 ans, «*il a fait sa vie*», comme il le répète devant les policiers qui le suspectent d'avoir participé à l'organisation d'une filière djihadiste vers l'Irak. Lui-même n'a pas pu s'y rendre. Il est arrêté le 26 janvier 2005, juste avant de prendre l'avion.

«*Je ne me considère pas comme un bon musulman*», dit Chérif aux policiers. Pas assez d'assiduité à la mosquée, quelques larcins ici ou là et du cannabis de temps en temps en écoutant du rap avec «*les potes*» du quartier. Il a travaillé, un temps, comme livreur chez El Primo Pizza aux Lilas (Seine-Saint-Denis). Issu d'une famille de cinq enfants, il a habité avec ses parents jusqu'en octobre 1994 avant d'être placé dans un foyer. Son frère aîné, Saïd, et l'une de ses sœurs constituent ses seuls liens familiaux après le décès de ses parents.

Le premier tournant de sa vie intervient au cours de l'été 2003. Un autre jeune du quartier, Peter Cherif, lui fait découvrir la mosquée Adda'wa (19e arrondissement de Paris) également fréquenté par Farid Benyettou, un agent d'entretien d'un an leur aîné, qui devient vite leur référent religieux. Il donne ses propres cours de religion et se revendique du mouvement Takfir. Fondée à la fin des années 1970 en Egypte, la mouvance, ainsi que ses partisans de l'idéologie du Takfir Wal Hijra développe les thèses de Sayyed Qotb, l'idéologue des Frères musulmans, et prônent une rupture totale avec la société moderne. En 1989, à la fin du conflit afghan, les vétérans algériens, de retour au pays, constituent des cellules combattantes et participent pour partie à la création des Groupes islamiques armés.

Benyettou officie dans plusieurs foyers d'insertion de l'arrondissement, rue David-d'Angers ou rue de l'Argonne. Pour impressionner ses jeunes disciples, près d'une cinquantaine, il se targue de liens présentés comme prestigieux dans ce petit milieu. Son beau-frère, Youcef Zemmouri, est très proche d'une figure du terrorisme islamiste, Boualem Bensaïd, l'un des organisateurs de la vague d'attentats meurtriers de 1995 en France qui fit huit morts et près de deux cents blessés.

Chérif Kouachi et son frère Saïd, leur ami, Thamer Bouchnak, délaissent peu à peu la mosquée pour l'appartement de Farid Benyettou dont les diatribes haineuses visent avant tout les Etats-Unis et leur guerre en Irak. «*C'est là, dira Chérif aux policiers, que j'ai eu l'idée de partir en Syrie pour rejoindre ensuite l'Irak*». Si Benyettou se garde bien de prendre une arme et déclare aux policiers «*qu'il n'a pas l'âme d'un combattant*». Chérif racontera cette période au magistrat. «*Farid m'a parlé des 70 vierges et d'une grande maison au paradis. Il s'agissait de mourir aux combats ou de se suicider.*» Benyettou vante les attentats suicides en Irak mais les interdit en France. Il retient l'envie de Kouachi de s'en prendre aux symboles juifs.

Inexpérimentée, la bande des Buttes-Chaumont franchit un palier en rencontrant un autre personnage, originaire, comme eux, du 19e arrondissement. Boubaker El-Hakim, un

proche de Farid Benyettou, est le premier de la filière irakienne dite des «*Buttes Chaumont*» à être parti se battre.

Chérif Kouachi rêve de rejoindre le groupe d'Abou Moussab Al-Zarkaoui, représentant d'Oussama Ben Laden en Irak. «*C'est par fierté que j'ai décidé de partir, confiera-t-il. Je me suis dit que si je me dégonflais j'allais passer pour un lâche*». Pour cela, il apprend le maniement des armes sur armes. com et bénéficie des conseils d'un ami de Benyettou.

Son interpellation, le 26 janvier 2005, n'entrave en rien sa dérive. Au contraire, la prison va accentuer sa radicalisation. Quand il intègre la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, il se découvre un nouveau père spirituel, Djamel Beghal, et un nouveau frère, Amedy Coulibaly. Beghal purge une peine de dix années de prison pour un projet d'attentat fomenté, en 2001, contre l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

Ce terroriste jouit d'une réputation de fin théologien, auréolée par un séjour en Afghanistan de novembre 2000 à juillet 2001. Il y aurait suivi «*une formation paramilitaire*». Kouachi et Coulibaly tombent sous son emprise. Il est présenté par la police antiterroriste française comme «*le chef d'une cellule opérationnelle d'obédience takfir*», ce qu'il conteste. En résidence surveillée à Murat dans le Cantal, Djamel Beghal reçoit régulièrement ses disciples. Au téléphone, il les oriente, leur fait la leçon. Les propos qu'il tient à Coulibaly le 12 mars 2010 résonnent étrangement après le massacre au supermarché casher de Vincennes : «*Les enfants de Palestine, ce sont les combattants de demain, mon ami. Wallah ! C'est eux qui sont en train de tenir tête aux juifs...*».

Le contact avec cette figure charismatique les convainc qu'ils sont devenus des djihadistes professionnels aguerris. Mais pour Beghal, ce sont aussi des soldats obéissants pouvant faire évader un autre personnage de cet islamisme radical international, Smaïn Ait Ali Belkacem. Ce dernier a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour l'attentat, le 17 octobre 1995, à la station RER Musée-d'Orsay, à Paris.

Connu de l'administration pénitentiaire pour recruter dans les différentes maisons d'arrêt qu'il écume depuis vingt ans, Belghal démontre une vraie efficacité. En 2004, à la centrale de Saint-Maur (Indre), la fréquentation du culte musulman avait doublé dans son bâtiment. Il endoctrine, notamment, un pur braqueur, Teddy Valcy.

Transféré à la centrale de Clairvaux (Aube), Belkacem convertit cette fois un trafiquant de drogue condamné pour assassinat et un autre braqueur ayant fait feu sur un policier.

Kouachi n'est pas le seul de la filière des Buttes-Chaumont à fréquenter ces mentors. Contrairement à lui, Mohamed El-Ayouni a réussi à rejoindre l'Irak où il a combattu à Falloujah pour le compte d'Abou Moussab Al-Zarkaoui. Blessé à trois reprises, il a conquis un statut de vétéran du djihad, ce qui impressionne le petit délinquant qui partage sa cellule, Salim Benghalem. Lorsque ce dernier est libéré, Thamer Bouchnak, l'ami de Chérif Kouachi, arrêté avec lui avant de partir pour la Syrie, prend Benghalem sous son aile qui se radicalise à son tour. Il effectue, en 2009, le pèlerinage à La Mecque. De retour en France,

il épouse religieusement une étudiante de 21 ans.

La filière des Buttes-Chaumont joue dans la cour des grands et sait mettre à profit du djihad les talents du grand banditisme. Lors d'une filature, au printemps 2010, dans la cité à Gagny (Seine-Saint-Denis), les enquêteurs repèrent dans le sillage de Teddy Valcy dit «*Scoubidou*», «*un individu habillé de manière salafiste*». L'enquête met à jour des préparatifs pour faire évader Belkacem. Le cerveau de l'affaire est Djamel Beghal. Amedy Coulibaly joue le messenger entre les deux. Avec des rôles moins établis, les anciens des Buttes-Chaumont, Mohamed El-Ayouni, Thamer Bouchnak et Chérif Kouachi réapparaissent. Et le novice Salim Benghalem s'affiche à leurs côtés.

Plus qu'une éventuelle évasion, les forces de l'ordre redoutaient des attentats. Sur une écoute en date du 22 avril 2010, Djamel Beghal annonce à Smaïn Ait Ali Belkacem : «*J'ai deux choses en tête, je pense à une des deux choses depuis très longtemps. Je la construis pierre par pierre, tu vois. Elle demande du temps, ce n'est pas de la rigolade, ce n'est pas pour s'amuser (...)* C'est une chose pour l'honneur. » Ce à quoi l'artificier des attentats de 1995 rétorque : «*Inch'Allah, si Dieu me couronne de succès, le truc de « mariage », moi je le règle bien, tu as compris ?* » Le terme «*mariage*» était le nom de code utilisé par les terroristes pour désigner les attentats.

Lors du procès de cette tentative d'évasion, en décembre 2013, chaque jour, dans la salle d'audience du tribunal, à Paris qui juge Beghal, Belkacem, El-Ayouni, Bouchnak, Coulibaly et Valcy et deux complices, un homme, s'assoit anonyme dans le public. Ayant obtenu un non lieu quatre mois plus tôt, Chérif Kouachi vient soutenir ses camarades.

Pendant ce temps, loin de là, en Syrie, Salim Benghalem gravit les échelons au sein de la hiérarchie de l'Etat islamique et en Tunisie, Boubaker Al-Hakim a rejoint les rangs d'un groupe djihadiste ayant fait allégeance à Daesh

